

MAXIME PRÉVOST

Université McGill

La promenade, emblème
de la convivialité humaniste :
Jacques Tahureau
et Étienne Pasquier

Avec des œuvres comme *Eupalinos* et *le Dialogue de l'arbre*, Paul Valéry a fait revivre en notre siècle l'art du dialogue platonicien avec un talent tel que plusieurs commentateurs se sont émerveillés devant sa profonde culture hellénique. Peu après la publication de ces deux œuvres d'inspiration antique, Valéry écrivit toutefois à l'un de ses amis qu'il ne connaissait à peu près rien de la Grèce et qu'il n'avait jamais lu de Platon que les débuts de ses dialogues¹. Au fond, seules les premières pages de chaque dialogue de Platon l'intéressaient véritablement. Cette affirmation relève sans doute de la boutade, mais toute plaisanterie se fonde pourtant sur un élément de vérité. Et si Valéry avait entrevu que l'essentiel du dialogue platonicien réside justement dans ces premières pages, les pages où sont présentés les personnages et le décor, les pages d'une mise en scène de la sociabilité où, souvent, la promenade joue un rôle de premier plan ? Il est permis de penser que, un peu comme Valéry, les humanistes de la Renaissance se sont attachés à faire revivre l'esprit de ces fameuses premières pages de Platon.

On a souvent dit que l'une des plus importantes caractéristiques de la Renaissance est l'importance accordée à l'échange et à la discussion libres qui témoignent d'une ouverture à l'autre. Telle fut par exemple l'opinion d'un André Chastel dans les années 1950, d'une Eva Kushner plus récemment². Mais Jacob Burckhardt expliquait déjà au XIX^e siècle que la Renaissance avait élevé la sociabilité au rang d'œuvre d'art³. Pétrarque, que plusieurs considèrent comme le père de l'humanisme, avait au cours du XIV^e siècle donné une nouvelle vie à deux genres antiques qui permettent d'exprimer l'amitié et l'ouverture à l'autre dans un style simple : le dialogue et l'épître familière. En adressant par delà la tombe des lettres familières à Cicéron, Virgile et Horace, en imaginant un dialogue entre lui et saint Augustin, Pétrarque a aussi montré à ses successeurs que les Anciens sont plus que des livres : ils sont des hommes et des amis qui nous suivent où que nous allions. La Renaissance marque donc en quelque sorte l'éveil d'une sociabilité livresque ; elle fait du livre un forum d'échanges privés et familiers. Et la fascination des humanistes pour ce que Macrobe appelait *sermo convivialis* (très précisément la conversation conviviale, les propos de table, la parole libre et chaleureuse) n'est nulle part plus évidente que dans ces formes du dialogue et de l'épître familière.

Traditionnellement, l'ouverture à l'autre s'exprime par le biais de deux emblèmes : le banquet et la promenade, l'un n'excluant pas l'autre. *Le Banquet* de Platon, par exemple, s'ouvre sur l'image de la promenade : Socrate croise Aristodème sur son chemin et le convie au banquet d'Agathon. Mais plus que le banquet, c'est la promenade qui retiendra ici notre

attention. Deux écrivains du XVI^e siècle, un auteur de dialogues, Jacques Tahureau, et un auteur de lettres familières, Étienne Pasquier, nous montreront que la promenade, cet élément de mise en scène tout droit sorti des premières pages des dialogues platoniciens, sert d'emblème à la sociabilité, à cette ouverture conviviale que le dialogue et l'épître familière cherchent à inscrire dans le texte.

Jacques Tahureau a écrit ses *Dialogues non moins profitables que facétieux* vers 1555, peu avant de mourir à l'âge de vingt-huit ans ; ils ne furent toutefois publiés pour la première fois qu'en 1565. Ces *Dialogues* connurent un vif succès à leur époque, si bien qu'on en tira douze réimpressions entre 1565 et 1585. Jacques Tahureau, aujourd'hui un peu oublié, est d'après Hugo Friedrich un auteur « plein d'une malignité digne de Lucien et d'Érasme » et, selon Pierre Villey, l'un des précurseurs immédiats de Montaigne⁴. Son Démocritic, le « meneur de ses dialogismes », pour reprendre les termes avec lesquels Montaigne décrivait le Socrate de Platon, est un personnage rationaliste qui discute avec un compagnon lors d'une promenade champêtre. Malgré son admiration pour les Anciens, il refuse d'avaloir leurs opinions toutes crues, ce qui le mène à scruter non seulement leurs écrits, mais encore et surtout leurs faits et gestes. Dans les *Dialogues* de Tahureau, les auteurs de l'Antiquité ne sont pas traités comme des autorités, mais plutôt comme des amis (ou au moins des connaissances) qu'on peut contredire quand bon nous semble et avec lesquels s'instaure un véritable dialogue. À la grande surprise du lecteur, Démocritic traite Homère d'âne au cours de la conversation. Mais Homère peut se conso-

ler, il est en bonne compagnie. Car Démocritic s'en prend aussi à l'indigence de Diogène, ainsi qu'à l'ivrognerie et à la flagornerie d'Aristippe⁵. Démocritic réserve toutefois ses plus beaux sarcasmes pour Aristote, qui fut un « philosophe mignard », dont « la plus grande vertu durant sa vie estoit à se vestir delicatement, avoir des souliers faitis [sic] sur le pied, estre sogneus d'une belle perruque, [et] se charger les doigts d'une infinité d'anneaus fort enrichis et reluisans » (II, p. 206). Lorsque le personnage de Tahureau s'attaque à Homère ou à Aristote, il s'en prend non tant à l'auteur qu'à l'homme qui, comme tous les hommes, est faillible. Mais s'il traite Homère d'âne, il n'en allègue pas moins son autorité quelques pages plus loin ; quoique les grands auteurs perdent leur autorité immuable, ils deviennent en revanche des égaux et le livre s'affirme comme un terrain de rencontre entre écrivain et lecteur.

Le Démocritic de Tahureau est un philosophe rationaliste qui aime se promener en solitaire, certes, mais qui ne perd jamais de vue la société humaine. Au début du *Premier Dialogue*, Cosmophile, le deuxième personnage des *Dialogues* de Tahureau, aperçoit Démocritic qui déambule seul, tenant un livre à la main et parlant à voix haute (I, p. 16). Démocritic accuse d'emblée l'humanité de tous les torts et son interlocuteur le soupçonne de misanthropie. L'image du promeneur solitaire qui marche livre en main, soliloquant parfois à voix haute, est un lieu commun de l'humanisme, qu'on retrouve par exemple dans le dialogue d'Érasme intitulé *l'Épicurien* et dans le *Troisième Dialogue de la Promenade* de La Mothe Le Vayer. Étienne Pasquier dira pour sa part qu'il mûrit ses lectures en se promenant, que la marche lui sert à assimiler les avis des Anciens, à entre-

tenir un dialogue avec les livres qu'il a lus⁶. Celui qui marche en lisant ou en tenant un livre à la main est en contact avec un auteur, un autre individu. Le livre, comme la promenade, est un prétexte à la méditation, le théâtre d'une conversation intime qui, parfois, traverse les âges.

Si les humanistes insistent sur cette image du promeneur solitaire qui déambule dans la nature en tenant un livre, n'est-ce pas pour nous rappeler qu'il est possible de marcher aux côtés des Anciens, et parfois même de les rencontrer sur son chemin ? Après tout, c'est dans la forêt qui le mènera à l'enfer que Dante rencontre Virgile, et non dans son cabinet de travail ; Ronsard écrit que, lorsqu'il écoutait la voix de Dorat lors des parties de campagne du collège de Coqueret, il lui semblait « errer sous la terre avec l'âme d'Horace » ; et pour Montaigne, s'essayer à l'écriture, c'est « marcher de front » avec les grands auteurs⁷. Ces exemples confirment que le livre est le forum d'une sociabilité intemporelle qui s'exprime habituellement dans l'admiration et le respect, mais aussi et surtout avec toute la désinvolture de la familiarité. Démocritic lance des injures satiriques aux Anciens, ce qui ne l'empêche pas de se promener avec leurs écrits sous le bras, et ce qui n'empêche pas Tahureau de redonner vie à la forme antique du dialogue.

Si le dialogue se prête à la représentation de l'amitié et à la mise en scène de la promenade, la lettre familière n'est pas en reste, elle qui est en quelque sorte un demi-dialogue. Ce qui nous amène du côté d'Étienne Pasquier. Tout au long de sa vie, Pasquier a écrit et publié un grand nombre de lettres. Son activité épisto-

laire commence au milieu du XVI^e siècle et ses dix premiers livres de lettres paraissent en 1585. On peut parler de succès puisque plusieurs éditions se succèdent entre 1590 et 1607. Enfin, en 1619, paraît une édition posthume qui incorpore toutes les lettres de Pasquier, mort trois ans plus tôt.

Dans de nombreuses lettres, Pasquier fait appel à des métaphores relatives à la promenade ou évoque ses propres activités de promeneur. Dans une lettre de 1602, il se remémore une promenade faite en compagnie de son ami Montaigne, promenade au cours de laquelle les deux hommes s'étaient entretenus à bâtons rompus de choses et d'autres, notamment de la composition des *Essais*⁸. Mais arrêtons-nous plutôt à l'une des premières lettres de Pasquier, que le jeune humaniste envoie à son ami de Marillac, qui avait pris la décision de se retirer à la campagne. Pasquier lui écrit : « me promenant seul et pensif dans mon estude, il me sembloit, comme si nous eussions esté ensemble, que je vous voyois fort ententif à faire la ronde en vostre parc de Ferrieres⁹ ». En marchant seul dans son cabinet de travail, Pasquier rencontre son ami qui, lui, se promène dans les champs. Le lieu de rencontre, le terrain commun, c'est la lettre, le texte qui unit les amis que la distance sépare. Et, comme dans le dialogue, c'est ici la promenade qui vient symboliser l'ouverture à l'autre.

On voit que, solitaire ou sociale, la promenade est une conversation. De plus, elle relève d'un idéal de civilité auquel tiennent les humanistes : elle se déroule généralement dans l'*otium*, loin des affaires et des charges publiques ; des êtres cultivés s'y expriment avec désinvolture, sur un pied d'égalité, et l'allure capricieuse et digressive de la promenade confère à la conversation

un ton tout à fait libre. Pour désigner le registre rhétorique de la conversation, les Anciens utilisaient le terme *sermo*. Tel que le conçoivent Cicéron, Sénèque et Macrobe, pour ne parler que de ces trois grands modèles, le *sermo* s'attache au ton de la conversation impromptue qui pourrait se dérouler entre les membres d'une petite société de lettrés unis par des affinités électives ; une conversation parfois érudite, mais toujours dénuée de pédantisme puisqu'elle survient lors d'un moment de détente, souvent pendant ou immédiatement après une promenade à la campagne, loin du forum¹⁰. Prenons l'exemple de Sénèque, qui explique le naturel de son style épistolaire en soulignant à Lucilius que sa conversation, si les amis se trouvaient réunis lors d'une promenade, serait sans apprêt et d'allure facile. « Telles je veux que soient mes lettres, ajoute Sénèque : elles n'ont rien de recherché, rien d'artificiel¹¹. » On pense à Tahureau qui, dans sa préface, justifie son style « rude et mal poli » en disant trouver préférable « qu'il se sente un peu du vulgaire, ainsi que c'est le vrai naturel du dialogue » (p. 13). Tahureau ajoute que le lecteur ne doit pas s'étonner de ce qu'il s'égare parfois, soulignant ainsi qu'il se réserve le droit de faire de longues digressions, de suivre un parcours sinueux.

Car le tout n'est pas d'écrire : il faut aussi communiquer son plaisir, discuter en se promenant, discuter *comme* on se promène, avec la même liberté de mouvement, porté par l'inspiration du moment.

Ce n'est pas par hasard que l'image de la promenade pénètre si profondément le texte humaniste. Pour comprendre sa grande fortune littéraire, sans doute faudrait-

il s'interroger sur la nature même de ce mode de déplacement. Les promenades ouvrent l'esprit et le mettent dans une disposition favorable à la pensée, à la réflexion philosophique. Lorsque le corps se promène, l'esprit devient vif sans que le mouvement occupe la meilleure partie de l'attention. La marche est somme toute l'exercice de l'équilibre absolu : le corps s'active et l'esprit se met en branle, disponible aux idées qui l'assaillent. La promenade, plus que tout autre exercice, favorise donc la pensée.

Or, la littérature classique nous apprend que la pensée est une conversation, un entretien entre deux ou plusieurs personnes ou encore celui de l'âme avec elle-même. Pour décrire la littérature morale, Cicéron utilise le terme *sermo intimus*, soit « conversation intime », expression venue sans doute de Platon, qui écrit dans l'un de ses dialogues que la pensée est « une conversation que l'âme poursuit avec elle-même¹² ». Cette définition de la pensée se retrouve un peu partout dans la littérature antique ; Pline le Jeune, par exemple, dit dans l'une de ses lettres qu'il profite de ses moments de loisir en sa villa des Laurentes pour converser avec lui-même et ses écrits¹³. À la suite des Anciens, les humanistes assimilent le mouvement de la pensée à celui de la conversation. Revenons aux *Dialogues* de Tahureau. Démocritic cherche l'isolement nécessaire pour converser avec ses propres pensées ; si un interlocuteur valable se présente, qu'il s'agisse de Cosmophile ou du livre qu'il trimballe avec lui, l'entretien s'élargit et fait place à l'autre. La transition est aisée vu que le mécanisme de l'échange demeure essentiellement dialogique.

Le *topos* du promeneur s'entretenant de ses propres cogitations suggère par ailleurs que la pensée ne s'en-

tretenient jamais mieux avec elle-même qu'à la promenade. Pourquoi ? Il faut encore se questionner sur la nature même de la marche. Pour les Grecs de l'Antiquité, un seul et même mot, *péripatos*, signifiait à la fois « promenade » et « conversation philosophique ». Que l'on considère l'omniprésence de la promenade dans les dialogues de l'Antiquité. De nombreux dialogues de Platon, notamment *Phèdre*, *les Lois* et *Protagoras*, se déroulent dans le cadre d'une marche ou sont précédés par une promenade. Pierre Louis nous apprend que la métaphore de la promenade et de la marche en général est celle qui se rencontre le plus souvent chez cet auteur, à une exception près : la métaphore du voyage. Platon affectionne particulièrement l'image de la marche commune, côte à côte sur une route, sans doute parce qu'elle illustre le caractère amical de la dialectique socratique qui, au lieu d'opposer les interlocuteurs, les unit dans l'examen d'un problème philosophique¹⁴. Cicéron et Lucien se servirent à leur tour de l'image de la promenade pour évoquer la sociabilité cordiale qui devrait idéalement présider aux échanges philosophiques.

Les humanistes ont bien vu l'importance de la promenade chez Platon et ses successeurs, si bien qu'elle refait surface dans les dialogues et les épîtres de la Renaissance. Ces deux formes textualisent l'ouverture à l'autre, et la promenade sert tout naturellement d'emblème à cette ouverture parce que dès ses origines elle fut intimement liée à l'idée de partage philosophique ; en s'ouvrant à l'esprit des dialogues de l'Antiquité, les humanistes ne pouvaient rester insensibles à la promesse d'échange philosophique libre et chaleureux contenue dans l'idée même de la promenade. Sans

aucun doute, on atteindra un point culminant lorsque, dans les années 1660, La Mothe Le Vayer écartera les termes « dialogue », « entretien » et « colloque » pour leur substituer celui de *promenade*, renouant ainsi avec le *péripatos* antique.

Promenade et amitié sont unies au cœur d'une tendance littéraire qui s'inspire de la sociabilité et cherche à la représenter. Cette sociabilité ne peut à son tour s'exprimer qu'avec une liberté ressemblant à celle de la promenade, cette promenade qui orne les premières pages des dialogues platoniciens : les idées qui affluent doivent trouver leur place dans le texte, même si elles semblent hors de propos ; l'interlocuteur, ou le lecteur, doit être en mesure de dévier ou de réintégrer un chemin abandonné. Et surtout, l'amitié qui unit les interlocuteurs d'un dialogue, comme celle qui unit l'épistolier et son destinataire, doit être à l'épreuve du désaccord.

Le dialogue et l'épître familière résolvent ainsi un grand paradoxe de la sensibilité humaniste : l'auteur transforme l'écriture, acte solitaire par définition, en un mouvement social et convivial. Tahureau se retire sur ses terres du Maine à un très jeune âge et écrit un hymne satirique à la conversation civile ; il s'isole pour écrire des entretiens. Pasquier écrit solitairement ses épîtres dans son cabinet de travail, ce qui lui permet de retrouver l'ami absent. L'auteur est solitaire mais il fait acte de communication. Cette dialectique entre l'appel de la solitude et celui de la société est au cœur de la sensibilité humaniste.

Le Démocritic de Tahureau, le Pasquier des *Lettres* se promènent solitairement pour que leurs voix intérieures se fassent entendre plus clairement, mais leur entreprise

ne renie aucunement la sociabilité : ces promeneurs s'entretiennent non seulement avec eux-mêmes, mais aussi et surtout avec Cicéron, Horace et les Saintes Écritures. En revanche, celui qui discute en marchant aux côtés d'un ami ne fait que rendre audible ce qui résonne dans son esprit quand il est seul ou lorsqu'il discute avec un auteur du passé en parcourant les pages de son livre. Le livre est à la fois le prétexte et le lieu de cet échange amical. Octavio Paz l'a dit : « La seule consécration, c'est un lecteur capable de dialoguer avec vous¹⁵. »

Notes

1. Voir P. Valéry, *Oeuvres* (J. Hytier, éd.), t. II, Paris, Gallimard, 1960, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 1397-1398.
2. Voir A. Chastel, « L'Épître et le discours », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, XVI, 1954, p. 381 ; E. Kushner, « Le Dialogue en France au XVIe siècle : quelques critères génologiques », *Canadian Review of Comparative Literature*, V, 1978, p. 141 ; E. Kushner, « Vers une poétique du dialogue à la Renaissance », dans *Essays Presented to G. M. Vajda on his 70th Birthday*, Szeged, Université Jozsef Attila, 1983, p. 136.
3. Voir J. Burckhardt, *La Civilisation de la Renaissance en Italie* (R. Klein, éd.), Paris, Plon/Club du Meilleur Livre, 1958, V, 3.
4. H. Friedrich, *Montaigne*, trad. R. Rovini, Paris, Gallimard, 1968, « Tel », p. 375 ; P. Villey, *Les Sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, t. I, New York, Ben Franklin, 1968, p. 34 sqq.
5. Voir J. Táhureau, *Dialogues non moins profitables que facetieux* (M. Gauna, éd.), Genève, Droz, 1981, II, p. 196-197 ; toutes les références renvoient à cette édition.
6. Voir E. Pasquier, *Lettres familières* (D. Thickett, éd.), Genève, Droz, 1974, lettre XIX, 9.
7. Ronsard, « Le Voyage d'Hercueil », dans *Oeuvres complètes* (J. Céard, D. Ménager et M. Simonin, éd.), Paris, Gallimard, 1994, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 834 ; Montaigne, « De l'institution des enfants », dans *Essais* (A. Thibaudet et M. Rat, éd.), Paris, Gallimard, 1962, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 145.

8. Voir E. Pasquier, *Choix de lettres sur la littérature, la langue et la traduction* (D. Thickett, éd.), Genève, Droz, 1956, lettre XVIII, 1.
9. E. Pasquier, *Lettres familières*, lettre II, 4.
10. Voir Cicéron, *De Oratore*, I, 32-33; Macrobe, *Saturnales*, I, 1; Marc Fumaroli, «Otium, convivium, sermo», *Rhetorica*, XI, 1993, p. 439-443.
11. Sénèque, *Lettre 75*, 1, dans *Lettres à Lucilius* (trad. H. Noblot; F. Préchac, éd.), t. III, Paris, Les Belles Lettres, 1979, p. 50.
12. Platon, *Théétète*, 189e; voir aussi *Le Sophiste*, 263e.
13. Voir Pline le Jeune, *Lettre I*, 9, 5.
14. Voir P. Louis, *Les Métaphores de Platon*, Paris, Les Belles Lettres, 1945, p. 45-52, 195-196.
15. «La Flamme d'Octavio Paz», entretien avec Raphaëlle Rérolle, *Le Monde de livres*, Paris, 27 mai 1994, p. XI.